

Né à Gourdinnes en 1946, André-Marcel Adamek a exercé, dès ses seize ans, une foule de métiers: steward sur un bateau, fabricant de jouets, imprimeur, éleveur de chèvres, nègre... Aujourd'hui écrivain professionnel, il vit en Ardenne.



© Wolfgang Osterheld

#### Du même auteur :

*Le Fusil à pétales,*

(prix Rossel 1974), Duculot, 1975; rééd. Labor, coll. Espace Nord, 1997.

*Un Imbécile au soleil,*

Luneau-Ascot, 1983.

*La Couleur des abeilles,*

Bernard Gilson, 1992.

*Le Maître des jardins noirs,*

Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 1993.

*L'Oiseau des morts,*

(prix triennal du Roman de la Communauté française), Bernard Gilson-Le Castor Astral, 1995; rééd. Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 1997.

*La Fête interdite,*

Bernard Gilson-Le Castor Astral, 1997; rééd. Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 1999.

*Le plus grand sous-marin du monde,*

(prix du Parlement de la Communauté française 2000), Bernard Gilson-Le Castor Astral, 2000; rééd. Bernard Gilson, coll. Micro-roman, 2001.

*Oeuvres choisies (Le Maître des jardins noirs; La Couleur des abeilles; Un Imbécile au soleil; Le Fusil à pétales),*

La Renaissance du Livre, coll. Les Maîtres de l'Imaginaire, 2000.



**L'Arche**

*Adamek*



**J**e vais effacer de la surface de la Belgique tous les êtres que j'ai créés, depuis l'homme jusqu'à l'animal domestique, jusqu'à l'animal qui se meut et jusqu'à la créature volante des cieux, car je regrette de les avoir faits. Construis-toi une arche en bois d'arbre résineux, exactement pareille à celle de Noé, enduis-la de goudron en dedans et en dehors, donne-lui trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut. Et quant à moi, voici que j'amène le déluge d'eaux pour saccager de dessous les cieux toute chair dans laquelle la force de vie est en action. Tu devras entrer dans l'arche, toi et une femme que tu choisiras aux fins de procréer. Et de toute créature vivante de toute sorte de chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque pour les garder en vie avec toi, mâle et femelle qui repeupleront ainsi le royaume englouti.

Seigneur, depuis que votre commandement s'est abattu sur mes épaules, ma conscience est à ce point déchirée que j'en ai perdu le sommeil et l'appétit. J'ai suivi vos injonctions avec une piété fervente, ignorant les sarcasmes, la fatigue et la douleur. Je n'ai pas hésité à raser les arbres de mon jardin, à en arracher les fleurs et les plantes potagères pour installer ici un chantier capable d'accueillir un bateau de trois cents coudées. De nos Ardennes, j'ai fait venir les meilleurs épicéas et du Limbourg, le plus pur goudron de houille. Mais à peine avais-je posé la quille sur les tréteaux qu'on me vint demander si je disposais d'une licence de construire, d'un permis de bâtir, si j'avais acquitté patentes et TVA et de quel droit je faisais bouillir le goudron au nez du voisinage. Mon antique prédécesseur n'a point connu de pareilles tracasseries : il œuvrait à sa charpente avec au creux de l'oreille le seul tonnerre de votre voix et nul venait contrarier ses édifices. Vous n'ignorez pas, Seigneur, qu'en ce beau pays condamné à bientôt disparaître, on ne peut changer la couleur de son



mouchoir sans y être autorisé par une légion de bureaucrates et de censeurs. Ainsi, je consacre plus de temps à répondre à de terrestres questions et à noircir des formulaires qu'à scier mes billes d'épicéa et je redoute de n'être point prêt pour le commencement du déluge. Au moins me reste-t-il le réconfort de savoir que si ma mission devait être gravement compromise par ces chicanes, il vous serait loisible de foudroyer les gêneurs.

Seigneur, les mots que vous m'avez soufflés dans l'âme m'enivrent de la grâce d'avoir été choisi mais leur implacable révélation me torture, bien davantage que les ampoules aux doigts, les ricanements et les soucis auxquels ma mission m'expose. Vous m'avez ordonné de sauver un couple de toute espèce de *toute chair* mais aussi d'emporter les semences des arbres et des fleurs qui craignent la force de l'eau, sans oublier les grains des blés et des orges *car rien ne subsistera des champs*. Et lorsque je vous ai demandé humblement si l'arche suffirait à tout cela, vous m'avez répondu avec force que la multiplicité engendrait le choix. Choisir ! Décider des espèces qui trouveront refuge et des autres qui disparaîtront à jamais ! Ainsi, le nouveau royaume naîtra de mes prédilections et de mes inimitiés. De mon impuissance également car s'il est aisé de prendre au piège grèves et rouges-gorges, comment parviendrais-je à capturer un couple de faucons pèlerins, d'effraïes, de martins-pêcheurs ?

Le jour, lorsque les porteurs d'avis, de notes, de réquisitoires m'en laissent le temps, j'assemble la coque de l'arche qui déjà s'arrondit comme le ventre d'une baleine gravide. La nuit, je tente d'établir sereinement la liste des passagers, j'écris à des éleveurs, des chasseurs, des braconniers mais aussi à d'illustres pépiniéristes. Des questions sans réponse hantent mes rares instants de repos : où trouve-t-on la pipistrelle étoilée ? Faut-il sauver la campanule pyramidale ? Ah ! Seigneur ! Tout aurait été si simple si vous aviez gravé le nom des espèces privilégiées



sur un palimpseste d'or au flanc ténébreux d'une montagne !

Le dimanche, soucieux du repos de mes voisins, je traverse le pays d'Arlon à Bruges, de Courtrai à Bouillon. Je m'attarde devant les églises, je hante de petits cimetières ombragés de cyprès, je parle avec des inconnus dans la rue et une violente nostalgie me saisit à la gorge, aussi sûrement que les doigts d'un tueur. Ce n'est pas tant la dislocation certaine des édifices bientôt rompus et couverts de vase qui m'émeut. Du calcaire, du schiste, un peu de sable suffiraient à rebâtir La Roche et rien d'autre n'est requis que de la terre et du feu pour recréer les toits de Furnes. Quinze à vingt générations suffiront au nouvel élan des cathédrales, au tracé des chemins et des canaux, à l'enclavement de ports entre le rivages défaits. Non, Seigneur, ce ne sont pas les chefs-d'œuvre des hommes qui manqueront longtemps ici mais plutôt cette atmosphère indéfinissable qui règne en ces lieux et nulle part ailleurs dans le monde. Tient-elle au climat particulier, à cette lumière toujours un peu froide, même au cœur de l'été, comme si elle conservait à jamais le souvenir des brumes ? Ou bien au peuple incohérent qui grouille dans les villes et les campagnes, les gestes guidés par l'instinct séculaire des besogneux ?

Lors de mes promenades, il m'est arrivé de penser, avec une tristesse irrépressible, à ceux qui ne sont déjà plus et dont la mémoire s'accroche çà et là, au détour des paysages, aux coins des rues. N'est-ce pas cette mémoire qui nourrit une nation ? Je frémis à l'idée d'un royaume sans passé, sans histoire, sans fantômes. Et cet homme qui viendra demain me déssole, privé des liens qui le rattachaient à l'indicible, dépouillé de ses reliques et de ses flambeaux, immensément nu au cœur d'une terre nouvelle aseptisée de ses héros.

Seigneur, votre regard sur ce pays brille d'une juste colère mais le mien s'emplit de larmes lorsqu'il rencontre ces promeneurs silencieux qui glissent sous les arbres, reliés par des chaînes d'argent à des



chiens petits et laids, ces mangeurs de moules ou de perdreaux qui rient au vin frais et à la bière écuman- te, ces lourdes dentellières dont les doigts dia- phanes s'étoilent aux fuseaux, ces enfants aux che- veux d'ombre où de lumière qui portent dans la voix les accents du monde entier, tous ces êtres, enfin, qui sont les cristaux et les miroirs d'un kaléidoscope lent à construire, lent à aimer.

Seigneur, je n'ai toujours pas installé le pont de l'arche et, à moins d'un miracle, jamais je ne serai prêt dans les délais que vous m'avez impartis. Bien que la liste des espèces domestiques soit à peu près complète, je n'ai pas encore reçu le dixième des ani- maux sauvages que l'on m'a promis. Le couple de che- vreuil livré hier par un braconnier d'Houffalize est famélique. Le mâle, couvert de gale, a les andouillers rompus et la femelle ressemble plutôt à un lièvre. Sans doute ma réputation de simple d'esprit a-t-elle déjà atteint les campagnes car on me gruge de tous côtés. Je me suis presque ruiné pour acquérir un che- val brabançon et sa jument : on m'a fait tenir deux bidets cagneux aux dents jaunies. Les cageots de basse-cour s'amoncellent dans mon jardin, mon gre- nier s'est transformé en volière, ma cave grouille de reptiles mais je doute de la bonne santé de cette multitude. Il n'y a guère que les rats et les corneilles qui semblent se porter bien. Les haies du voisinage sont peuplées d'enfants qui m'espionnent et rient aux éclats. Les gens que je croise dans le quartier dé- tournent le regard et pincent les lèvres. Il ne fait au- cun doute que tous me considèrent comme un dé- ment et je crains que, d'un jour à l'autre, on prenne la décision de m'interner. D'autant plus que mon remue- ménage n'a pas laissé les autorités inertes. Les assi- gnations se multiplient, la liste des inculpations s'al- longe de jour en jour : détention illégale d'animaux protégés, élevage intempestif d'espèces nuisibles, installation non autorisée d'exploitation agricole et de chantier naval en zone d'habitat, défaut d'ac- quittement de taxes multiples...

Pourtant, ces soucis ne m'empêchent pas de pen- ser, avec une anxiété grandissante, à l'un des as- pects les plus éprouvants de ma mission. Je veux parler, Seigneur, de cette femme qu'il me reste à choisir pour, le jour venu, en faire ma compagne et la première génitrice du nouveau royaume. Dans un premier temps, j'ai jeté mon dévolu sur la sœur de l'éclusier, qui est une belle et forte Flamande du pays de Diest. La largeur de ses hanches et l'opulen- ce de sa poitrine me laissent pressentir une fécondi- té remarquable. Mais je confesse que l'idée d'entre- prendre le repeuplement de nos terres avec le concours de cette personne m'a été si agréable que par amour de vous, j'ai renoncé à ce parti. Je reste cependant convaincu que l'élue doit être une Fla- mande car une première souche où se mêleraient à parts égales le sang du Nord et celui du Sud enrichi- rait l'esprit et le caractère de nos descendants. Le même principe a d'ailleurs prévalu en ce qui concer- ne la sélection des animaux domestiques. A l'espèce *poule* qui figure en quinzième page de ma liste, j'ai apparié le coucou de Malines au coq ardennais. Ma certitude étant établie, je consacre les dimanches à sillonner le plat pays, à la recherche d'une compagne plausible. Il va de soi que j'écarte a priori toute créature qui ne présente pas les caractères aigus de la fertilité. En matière de reproduction, les croupes peu consistantes, les bassins étroits, les poitrines absentes doivent être envisagés avec une relative suspicion. Je ne puis ignorer non plus les conditions de vie infiniment rustiques qui seront les nôtres après le débarquement, ce qui m'amène à repousser les silhouettes fluides aux mains trop fines et au pas incertain. Encore faut-il que l'élue ne porte point d'anneau d'or au doigt car notre union ne pourrait s'entacher d'adultère. Enfin, s'il m'advenait d'être éclairé par vous dans ma quête et de rencontrer la rare personne qui réunit ces conditions, comment l'amènerais-je à m'accompagner en pays mosan et à embarquer, le jour dit, sur une arche immobile ?

Seigneur, les événements qui se déroulent depuis



quelques jours me laissent croire que, désormais, mes résolutions s'achèment vers leur conclusion finale. Un calme étrange règne parmi les cages, les enclos, les volières. Tous les animaux captifs rayonnent de bien-être et il me semble même que certains d'entre eux rajeunissent. Les fonctionnaires ont cessé de tambouriner à ma porte, les voisins me saluent à nouveau et me parlent, comme jadis, du temps qu'il fait. Les billes d'épicéa ont été si légères, les planches si douces à scier qu'il ne me reste plus guère que les enduits à parachever.

Alors que, sous des embûches, j'en étais réduit à espérer un miracle, vous m'en avez envoyé plusieurs et je sais aujourd'hui que plus rien ne viendra entraver ma mission. Pas même le choix de l'élue, puisque ce dernier dimanche, vous avez eu l'infinie bonté de me conduire à elle. C'est à Ostende, à proximité de la vieille gare, que je l'ai aperçue. Elle avait installé son étal, couvert d'un auvent rouge, à la terrasse d'un petit restaurant et proposait aux passants, sans élever la voix, des bouquets de langoustines, des sachets de crevettes grises, des rapiers de moules crues en vinaigre. Une impression de jeunesse et de santé émanait de tout son être sans toutefois affoler les sens car ses formes étaient communes et son visage plutôt austère. Après l'avoir observée un bon moment, je m'en suis approché, je lui ai commandé quelques fruits de mer et j'ai trouvé l'audace d'engager la conversation avec elle, allant même jusqu'à lui demander son prénom. Elle m'a dit s'appeler Lode et, sans arrêter de servir les clients, elle a accepté de répondre à mes questions. Ses mains souples et solides voletaient comme des mouettes autour des crustacés et ses doigts que la fraîcheur pâlisait ne portaient pas d'alliance. Je ne sais quels mots me sont venus à la bouche pour lui formuler ma proposition. Sans doute, Seigneur, me les avez-vous dictés car elle accueillit spontanément mon invitation avec une joie manifeste. Nous avons mis au point les détails de son voyage, convenu de dates, d'heures et de lieux et quand j'ai pris congé d'elle, j'avais l'im-

pression de la connaître depuis toujours.

Lentement, j'ai remonté le chenal qui conduit à l'estacade. Une grande paix allégeait mes pas. Sept jours avant le déchaînement des eaux, le dernier acte de ma mission terrestre venait de s'achever. Des nuages immobiles traînaient au-dessus de la mer et quelques rubans d'écume frissonnaient aux flancs des brise-lames. J'ai pensé que bientôt, ces vaguelettes gonflées par les pluies incessantes allaient se précipiter à l'assaut des sables et des limons, déferler dans les villes obscurcies, se mêler aux courants de Meuse, d'Ourthe, de Lesse jusqu'à ne plus former qu'un grand lac désert aux sels dilués. Je me suis efforcé de ne pas voir les enfants qui couraient sur la plage derrière des ballons lumineux, ni les vieillards assis par couples à des bancs étroits, les mains nouées, le regard fixé sur l'horizon comme sur le mystère de leur propre vie.

Il est minuit. Le dernier jour de grâce de l'ancien royaume est consumé. Tantôt, au soleil couchant, d'étranges nuages compacts et noirâtres ont frôlé la pointe des collines sans que personne n'y prête attention. Lode est arrivée dans l'après-midi, ployant sous le poids de ses bagages. La plupart des objets qu'elle a emportés ne lui serviront plus à rien mais je n'ai pas trouvé utile de l'en aviser. Je l'ai installée à l'entrepont où elle partage son compartiment avec un couple de furets, une ruche, une volière remplie de passereaux. Je doute qu'elle puisse y trouver le repos tant l'arche est peuplée de souffles, de frôlements, de bruissements d'ailes.

Je reste debout sur le pont, la face tournée vers l'orient. L'odeur épicée des fourrages s'élève des cales et se mélange à l'air de la nuit. Un éclair illumine la vallée ; ses nervures en forme de griffes tremblent un instant au-dessus des toits. Pourquoi cette peur soudaine me cloue-t-elle au pont, pareil à un crucifié, moi qui échapperai au châtement, moi qui serai le dernier et le premier ? La lourde pluie commence à s'écraser sur la terre. Le crépitement



qu'elle arrache aux feuillages est la première plainte, timide encore, du royaume désavoué. Bientôt, il en surgit d'autres d'un peu partout, mais il est malaisé de reconnaître si elles sont poussées par des oiseaux dénichés ou des promeneurs surpris. Des lumières s'allument au loin et tremblent dans l'obscurité. On devine que des fenêtres sont fermées à la hâte, des objets mis à l'abri. Cette agitation dérisoire me fait penser, sans amertume, à ces fourmis que l'on ébouillante au seuil des maisons et qui, à deux doigts de leur trépas, emportent éperdument un fétu de paille.

Le tonnerre, maintenant, roule sur le fleuve et la pluie est si dense qu'elle déracine les arbres, arrache des pans de rocher, charrie des coulées de graviers et de boue. L'arche, déjà, commence à s'ébranler. Plus rien ne me rattache à cette terre perdue, sinon une amarre de chanvre que je larguerai au petit matin, avec mes derniers souvenirs.

Seigneur, je ne sais ce qui s'est passé, Lode dormait, les animaux fermaient les yeux, bercés par le roulis, les cris de la terre s'étaient estompés. Dressé sur le pont, je me préparais à faire mes adieux au pays qui sombrait quand, par-delà le grondement des eaux, il m'a semblé percevoir le tintement lointain d'un carillon. Ou bien étaient-ce les flonflons d'une fanfare, déformés par les ruissellements ? Des hommes, en tout cas, faisaient de la musique sous le déluge et d'autres l'écoutaient. Je pensais aux seins de Lode, au ventre de Lode qui devrait enfanter dans le désert et, en même temps, je conservais dans les tympanes cette musique à la fois joyeuse et pathétique qui montait dans la nuit. Puis, il y a eu ce craquement sourd au fond de la cale. L'eau du déluge s'engouffrait par une large brèche et j'ai su à cet instant que tout était perdu. Une pierre roulante avait-elle crevé la coque ? Ou bien était-ce Lode, qui, au dernier moment... ? Alors, je me suis rendu compte que mes mains serraient encore la hache toute poisseuse de résine et de goudron. Je suis remonté sur le



pont, hurlant de bonheur, et j'ai vu, de l'autre côté de la vallée, briller les flammes de l'enfer.

*La nouvelle **L'Arche** d'André-Marcel Adamek a paru dans le recueil "La Belgique imaginaire", Bernard Gilson éditeur, 1994.*

*copyright Bernard Gilson éditeur*

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française  
Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2001

